

**Rémi Guertin, *Québec, la Capitale sans ville*, Éditions  
Trois-Pistoles, 2011**

**François Dufaux**

Volume 41, numéro 2, spring 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015385ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015385ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dufaux, F. (2013). Compte rendu de [Rémi Guertin, *Québec, la Capitale sans ville*, Éditions Trois-Pistoles, 2011]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 41 (2), 50–51. <https://doi.org/10.7202/1015385ar>

remplacés par des trottoirs en béton, le marché et ses étals sont refaits, un réseau d'aqueduc et d'égout est installé, les rues éclairées d'abord avec des lampes au pétrole le seront à l'électricité, etc. L'auteur a aussi su illustrer, toujours à l'aide d'articles de journaux, comment certains problèmes urbains s'aggravent ou sont créés avec la modernisation de la ville et à une échelle plus générale, avec la modernisation de la société québécoise. L'arrivée de l'automobile dans les rues de Saint-Jean (chapitre 2) pose de nombreux enjeux de sécurité (vitesse, partage des voies, circulation, etc.), alors que la mise en place par des compagnies privées de réseaux de distribution d'eau et d'électricité pose notamment des enjeux d'accès aux services et de qualité de service (chapitres 7 et 8).

L'ouvrage permet également de constater les préoccupations générales des citoyens de Saint-Jean par rapport à leur milieu et qualité de vie. Un nombre important d'articles de journaux démontrent que les citoyens sont inquiétés par l'aménagement déficient de la ville, par son entretien, par l'insalubrité, par les maladies épidémiques, par les mauvaises mœurs, par la pollution et par la difficile mobilité dans la ville selon les saisons. Ces préoccupations ne sont pas l'apanage des seuls habitants de Saint-Jean. En effet, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes les villes soumises aux fortes pressions de l'industrialisation et de l'urbanisation se soucieront des conséquences de ces changements d'envergure. C'est dans cette optique que le cas de Saint-Jean-sur-Richelieu mis de l'avant dans cet ouvrage réussit à illustrer certaines dimensions du processus de modernisation urbaine au Québec entre 1880 et 1930. Cependant, même s'il est possible pour le lecteur informé de faire des liens entre les différentes dynamiques de croissance urbaine de Saint-Jean et celles d'autres villes québécoises, l'exercice effectué par Jean Gaudette est loin d'établir un modèle québécois expliquant l'émergence de la modernité urbaine dans les villes satellites de la province. Le titre de l'ouvrage semble donc, à certains égards, mal formulé. Il ne s'agit pas de comprendre la modernisation des villes québécoises au sens large, mais bien de montrer ce qui s'est passé à Saint-Jean, plus précisément dans le quotidien des citoyens de la ville.

De plus, bien que l'ouvrage soit intéressant, que sa lecture soit assez divertissante, notamment par son caractère anecdotique, et, qu'effectivement, il renseigne sur les pratiques quotidiennes des citoyens de Saint-Jean, il n'en demeure pas moins que le propos manque parfois de rigueur. Le portrait fait de l'urbanité à Saint-Jean semble parfois naïf et marqué de généralités. Il aurait gagné en subtilité si des sources premières autres que les journaux locaux avaient été utilisées. L'auteur lui-même est conscient des enjeux relatifs à l'utilisation exclusive de journaux pour soutenir une analyse historique (subjectivité, sensationnalisme, élitisme, etc.). Il n'en demeure pas moins que ce livre témoigne d'une passion certaine de l'auteur envers son sujet et envers une ville à l'histoire et au patrimoine riche.

Annie-Claude Labrecque, maîtresse en histoire  
Professionnelle de recherche pour le réseau Villes Régions Monde  
INRS-UCS

---

**Rémi Guertin, *Québec, la Capitale sans ville*, Éditions Trois-Pistoles, 2011**

C'est une chose difficile d'émettre un jugement sévère sur ce qui est manifestement le résultat d'un travail passionné guidé par l'enthousiasme. Je compatis sincèrement à une recherche dont je partage les ambitions – comprendre l'aventure urbaine de la ville de Québec – dans ses dimensions historique, politique, sociale, spatiale et symbolique. Mais c'est justement ce programme trop large qui rapidement étouffe le sens de l'interprétation proposée dans un déluge de faits, d'émotions, de citations et d'observations, qui sans être fausses, semblent tout encore à ordonner dans une perspective cohérente.



Le livre s'annonce comme une analyse géographique sur la forme de la ville de Québec, de sa fondation à aujourd'hui. Mais il est tout autant une synthèse de différentes narrations historiques, un florilège de citations de ce qu'on a pu dire sur le site et la ville, un collage d'observations de l'auteur et une sorte d'hommage aux théories de Gilles Ritchot. Il aurait fallu choisir; et ce volume découlant d'une thèse de doctorat, c'est la direction de l'auteur qui porte une responsabilité certaine. On pourrait opiner que *Québec, la Capitale sans Ville* est un pendant au célèbre ouvrage de Jean-Claude Marsan, *Montréal en évolution*, conçu dans des circonstances analogues 50 ans plus tôt. Mais l'argumentaire n'est pas aussi clair, et l'évolution des méthodes d'analyses urbaines ne peut guère justifier une telle approche.

Géographes et architectes croisent le regard lorsqu'il s'agit de parler de la forme d'une ville; les premiers décrivent l'espace pour expliquer le projet, les seconds projettent une description spatiale. La nuance est critique, en particulier à travers le prisme des analyses dites morphologiques, soit l'application d'un cadre fondé sur le caractère structurant des aménagements formels. Ici, l'approche proposée place l'auteur géographe et le lecteur architecte comme deux nations qui regardent un même objet sans se comprendre. Les ambitions interdisciplinaires légitimes pour toutes analyses et interprétations du phénomène urbain sur le plan économique, social et politique se trouvent soudainement inopérantes. Nous sommes devant un malentendu entre deux méthodes qui regardent l'espace dans une perspective différente.

J'ai employé le mot nation, car ce malaise rappelle celui que francophones et anglophones montréalais peuvent ressentir lorsque chacun exprime sa façon de voir la question de l'avenir du français à Montréal. Soudain, la civilité quotidienne et les sympathies d'intérêts partagés dévoilent une indifférence mutuelle sur la contribution de l'autre communauté. Ainsi, l'ouvrage de Guertin explore les enjeux géographiques de la forme urbaine de Québec en laissant peu de place au projet d'aménagement dans la logique de la formation du territoire ou du tissu urbain.

L'architecte cherche une prise sur le concret que lui offre l'analyse typo morphologique ou de la syntaxe spatiale.

L'analyse de morphologie géographique et historique, directement inspirée par les travaux de Ritchot et Pelletier, exprime un désir de reconnaître l'unicité d'un lieu, dans sa forme et ses mythes. L'approche est déconcertante; elle apparaît comme une astrologie des états d'âme, tel un horoscope structuraliste qui propose de baliser notre aventure individuelle et collective.

Sur ce point, l'analyse typo morphologique insiste davantage sur le phénomène de récurrence et de répétitions pour mieux saisir la nature des éléments singuliers ou exceptionnels. Reconnaître ce qui se répète et se reproduit de manière directe ou dérivée signifie prendre une mesure de la concrétisation matérielle des mythes, idéaux et modèles qui animent une société. Le projet urbain pose certes l'existence d'alternatives explorées verbalement ou graphiquement, mais celui réalisé matérialise les intérêts et les aspirations des acteurs de chaque époque, dans une mise en contexte locale et internationale considérant la vocation coloniale de la ville. Les longues hypothèses sur le choix du site de Québec et le fantôme urbain de Ludovica semblent perdre l'enjeu récurrent de la modestie des moyens du projet colonial européen, français ou britannique, jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle.

En effet, tout le long du volume la question revient en boucle. En quoi le développement de Québec, comme comptoir commercial dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, de ville coloniale française jusqu'en 1759, de ville coloniale britannique jusqu'au départ des troupes en 1871 et comme ville nord-américaines depuis est-il pareil ou différent des modèles et pratiques établis dans chacun de ses contextes culturels, économiques et sociaux?

Je crois aussi que l'analyse, en prenant le parti d'être morphologique, doit se fonder avant tout sur les observations objectives que représentent les formes d'une ville; la topographie et le réseau hydrographique, le cadastre rural et urbain, la nature des emprises au sol du bâti. Ces éléments non seulement se reconnaissent par des caractéristiques formelles — un tracé, un pourtour, des dimensions —, mais aussi une position relative avec les autres éléments. De manière presque prosaïque, l'analyse morphologique est un travail d'observation documentaire. Cette dimension factuelle peut donner un autre sens aux récits et commentaires des générations d'auteurs invoqués; entre francophones et anglophones sur le sens de l'histoire du pays, entre Britannique et Américains sur le destin du continent, sur les diverses générations d'intellectuels québécois cherchant une issue individuelle et collective entre célébrer la tradition puis la modernité.

En ce sens, le livre est un avertissement sur la difficulté de faire de l'histoire urbaine lorsqu'il faut comparer les discours de perceptions et d'aspirations avec ce qui est effectivement construit. L'histoire de la forme urbaine au Québec ou au Canada reste à écrire afin de baliser les aventures de chaque ville et village. Ce cadre devra prendre compte de ce qui s'est fait, ce qui a disparu, ce qui ne s'est pas réalisé ou plus encore jamais

complété. Ce caractère inachevé est peut être un des facteurs récurrents de l'histoire urbaine au Québec, c'est-à-dire l'adéquation imparfaite entre les mythes, les modèles, les moyens et les motivations humaines dans une société à la périphérie des empires économiques et culturels auxquels elle se croit rattachée et dépendante.

François Dufaux  
Professeur à l'École d'architecture de l'Université Laval

---

**Klemek, Christopher. *The Transatlantic Collapse of Urban Renewal: Postwar Urbanism from New York to Berlin*. Chicago: University of Chicago Press, 2011. 315 pages. Photographs, appendix, notes, index.**

Christopher Klemek's first book fleshes out the transnational character of the postwar modernist vision of urbanism in a concrete and detailed fashion. Urban historians, and planning historians especially, have long understood intuitively that postwar urban ideas, institutions, politics, and policies on both sides of the Atlantic were related. In general, though, studies of urban renewal have focused on a single city, on national developments or narrowly on planning ideology. But here, in extending the well-known transatlantic analysis of Daniel Rodgers to the postwar period, Klemek probes the common influences and connections evident in urban debates in the United States, Germany, Britain, and Canada with depth, insight, and clarity. It is an important contribution. As the book's title suggests, the trajectory of the narrative is about the unmaking of the urban renewal consensus in the face of criticism and popular protest in the 1950s and 1960s. Klemek's central thesis is that while urban policy in each of these four countries converged in the postwar years, "the local particularities of each urban policy crisis transformed the possibilities of the planning and yielded disparate outcomes in those places for the rest of the twentieth century" (6). In advancing this argument, he makes a case that even in the context of transatlantic ideas and forces, local politics mattered.

One of the key aspects of Klemek's work is that he gives a new name to the hegemonic urban paradigm of the mid-twentieth century: urban renewal order. He argues that, from the 1930s through the 1960s, this order was marked by a taste for modernist architecture, the professionalization of urban experts, the increased involvement of federal government in urban affairs due to the demographic dominance of cities, and the prevalence of ambitious redevelopment schemes increasingly advanced by "local public entrepreneurs" in municipal administrations (19). These insights are not original, but thinking in terms of an urban renewal order is particularly useful for understanding,

